

Préface

La mode veut que Dieu soit mort, mais uniquement celui des chrétiens, la science ayant prouvé son inexistence, tandis que les autres dieux, plus anciens ou plus récents, dédouanés par la générosité de l'anthropologie, gardent le droit de rester vivants et fort bien portants à travers le monde. Puisque le Dieu des chrétiens est mort aujourd'hui, c'est qu'il l'était dès le départ, et la conséquence s'impose : le christianisme en général est une longue et gigantesque erreur, que l'Europe doit effacer de sa mémoire si elle veut être vraiment émancipée, moderne, scientifique, et globale. On veut bien, à la rigueur, en appeler à la sociologie de Max Weber et relativiser la *damnatio capitis* du christianisme lorsqu'on se tourne du côté des protestantismes : ces chrétiens là, du moins, par leur éthique du travail et de la réussite par le travail, sinon par leur théologie, ont fait des États-Unis, après l'Angleterre, la Hollande, et la Prusse, les nations championnes de notre modernité triomphante. Mais le catholicisme n'a aucune excuse. Il est, ou peu s'en faut, l'erreur absolue. Comme l'âne de la fable de La Fontaine, *Les animaux malades de la peste*, c'est de lui que viennent tous nos maux et tout le monde crie « haro » sur le coupable, en dernière analyse de toute ignorance, de toute tyrannie et de toute lenteur.

M. Renato Oniga, éminent professeur de philologie classique, s'est impatienté de cette *doxa* contemporaine dont Richard Dawkins s'est fait le vulgarisateur en langue anglaise, mais qui a trouvé plus d'un missionnaire zélé en langue italienne. Sortant de sa spécialité tout en s'appuyant sur elle, il polémique et il argumente vigoureusement contre cette collection de postulats obscurantistes, mais tenus pour vérités premières dans une bonne partie de ce qu'il est convenu d'appeler la « sphère médiatique » occidentale.

Il s'emploie aussi à démontrer que l'un des grands mérites du catholicisme, ignoré de ses détracteurs ignorants, mais qui devrait lui valoir l'estime des incroyants moins étrangers à l'histoire et à la philologie, est d'avoir emporté dans ses bagages et transporté jusqu'à nous la fine fleur philosophique, morale et même mythologico-allégorique, de la civilisation gréco-latine dont, en Occident, l'Église d'Augustin et de Jérôme a pris le relais entre III^e et VI^e siècles.

Ses deux derniers chapitres, l'un dédié à la notion aujourd'hui si aplatie de « culture », et l'autre à la notion non moins galvaudée maintenant d'« humanité », établissent avec une précision inégalée comment, approfondies par leur traduction païenne du grec au latin, elles ont reçu des Pères de l'Église latine leur sens plénier, sans pour autant oublier ni trahir leur intention première en langue grecque.

On est fatigué aussi de l'antienne, rabâchée par le nationalisme de la philologie allemande, selon laquelle la lumière grecque aurait été affadie et même éteinte par les Romains, avant d'être

complètement enterrée par l'Église romaine et enfin retrouvée dans la langue de Fichte et la musique de Wagner. Je suis reconnaissant à M. Oniga d'oser prendre le contre-pied de cet autre dogme moderne, et de montrer que de Cicéron à Augustin, on a affaire à l'une des ces occasions rares et merveilleuses où le mot « progrès » ne soit pas un abus, mais l'exact synonyme de *tradition vivante* et de mûrissement de pensée, de relais en relais, dans le temps historique.

J'ajouterais volontiers une autre preuve à ses deux démonstrations, amorces d'un lexique de civilisation européenne d'ascendance catholique dont l'urgence est devenue évidente. C'est la fortune dans l'Europe catholique de la notion aristotélicienne d'*entrapélie*.

Saint Thomas ne se contente pas de la transporter en latin dans son admirable *Commentaire à l'Éthique à Nicomaque* : il en fait l'une des vertus cardinales du chrétien. Cette notion morale complexe était pour Aristote le privilège de l'homme libre et civilisé d'Athènes : elle supposait le sourire, la gaîté dans la conversation, le sens de la détente mesurée, contagieuse et généreuse. Thomas la généralise et l'articule à la joie proprement chrétienne et pose ainsi les prémisses de toute la littérature que l'humanisme, tant italien que français, a dédiée à l'urbanité, à la *sprezzatura*, au sourire, à la sociabilité bienveillante.

Il est infiniment dommage que le jansénisme, cette hérésie protestante au sein même du catholicisme, ait contraint la théologie morale catholique, sur la défensive dès le XVII^e siècle, à passer sous silence, même après la proclamation par Léon XIII de Thomas comme Docteur de la foi, l'éminente vertu d'*entrapélie*, l'une des plus gracieuses que l'Europe pré-moderne ait pratiquées, l'un des secrets aussi de son grand art. Aucune n'est aujourd'hui plus oubliée et violentée.

Je souhaite que M. Oniga ne laisse pas sans suite les admirables amorces posées dans ce bref, vif et savant essai.

Marc Fumaroli, de l'Académie française